# Pantouns

Lettres de Malaisie - Janvier 2014

Numéro Spécial

# Pantouns du Monde

# L'Appel à Textes

Lettres de Malaisie, en collaboration avec l'édition de Kuala Lumpur du PetitJournal.com et sous le patronage de l'auteur-traducteur Georges Voisset, spécialiste de littérature de l'archipel malais, vous invite à laisser libre cours à votre imagination et à élaborer des pantouns, la forme poétique par excellence de l'archipel malais.

Le pantoun est un genre poétique malais remarquable, et dont le nom commence à être reconnu des francophones, même s'il n'a pas encore chez nous la célébrité de son cousin japonais, le haïku. Nos poètes ont écrit des milliers de haïkus français, et il s'en échange des milliers sur nos sites poétiques. Mais ce n'est pas, hélas, le cas du pantoun, pratiquement absent de nos blogs, sites et traditions poétiques…

Dans le but de faire (re)découvrir cette forme noble et, à terme, d'en tirer un recueil qui lui serait entièrement dédié, nous vous proposons de contribuer à notre revue bimestrielle Pantouns en nous soumettant vos créations «pantouniques» !

Vos contributions sont à envoyer via notre page Facebook, notre compte Twitter ou directement à l'adresse suivante :

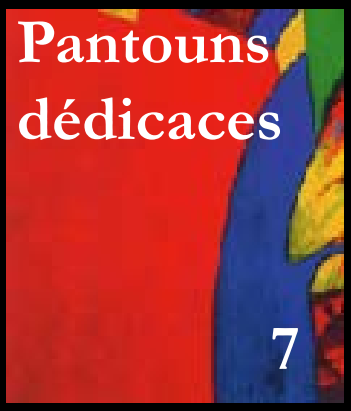
lettresdemalaisie@gmail.com

En couverture :
Celebration 11
Acrylique sur toile, 137x120 cm, 2011
© Sharifah Fatimah Syed Zubir

# Le Sommaire

L'artiste
3

5
L'édito


Pantouns
dédicaces
7

8
Pantouns
de pensée

Bonnes
feuilles
9

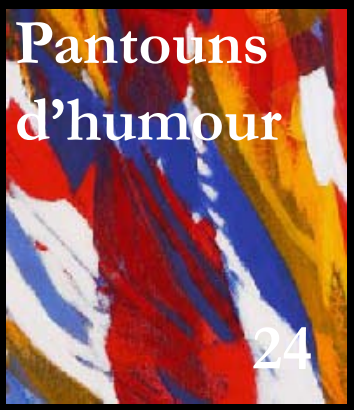
13
L'oiseau
dali

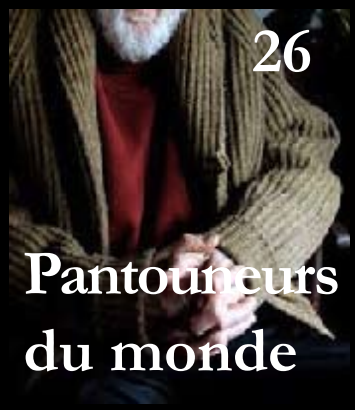
* Personnage
dérobé
15

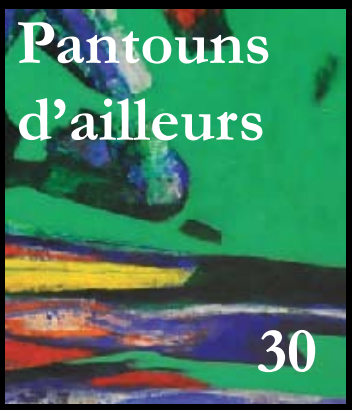
17
L'entretien

Pantouns
mélanco-
liques
20

22
Pantouns
d'amour


Pantouns
d'humour
24


26
Pantouneurs
du monde


Pantouns
d'ailleurs
30

32
Les
Contributeurs

# L'Artiste

Sharifah Fatimah Syed Zubir est née en 1948 à Alor Setar, dans la province septentrionale du Kedah. Elle suit un cursus universitaire à l'Institute Teknologi MARA (ITM) de Shah Alam, d'où elle ressort en 1971 avec un diplôme des beaux-arts. De là, elle rejoint le Royaume-Uni en 1973 et complète son cursus par une licence de l'université de Reading, à laquelle elle ajoute quelques années plus tard une maîtrise en beaux-arts du prestigieux Institut Pratt de New York. De là, sa carrière est lancée et elle accumule les prix dès ses premières expositions.

De retour en Malaisie, elle devient curatrice pour la National Art Gallery de Kuala Lumpur entre 1982 et 1989. A partir des années 1990, Sharifah se consacre à plein temps à son art et elle est aujourd'hui l'un des peintres d'art abstrait les plus reconnus de Malaisie. Ses œuvres aux couleurs vives ont été exposées de par le monde, et notamment au Château de Rambouillet, dans les Yvelines, ou au Palais des Nations, à Genève. Elle contribue aussi à la reconnaissance de l'art malaisien dans les contrées musulmanes d'Asie (Indonésie, Seychelles) et du Moyen-Orient (Bahreïn, Jordanie, Iran), où elle se rend régulièrement pour coordonner des expositions. Plusieurs de ses œuvres peuvent être vues en exposition permanente à la National Art Gallery de Kuala Lumpur ou à la Singapore Art Gallery.

Cangkringan Series 5
Acrylique sur papier, 38x28 cm, 2012
© Sharifah Fatimah Syed Zubir

# Le Pantoun en sa Mondialité

Quoi de mieux pour commencer l'année qu'un bon bol d'air frais, une invitation au voyage, pour se dégourdir les ailes et s'ouvrir de nouveaux horizons ?

C'est ce que nous vous proposons dans ce nouveau numéro de Pantouns, peut-être le plus ambitieux à ce jour et sans nul doute le plus international. Le pantoun, ou *pantun*, nous vient de l'archipel malais, mais il a voyagé depuis des siècles à travers les cultures, sans trop se soucier des frontières. Des passeurs respectueux de ses origines ont servi sa cause; d'autres, plus flibustiers qu'esthètes, l'ont detourné (le fameux pantouM) pour au final - ironie de l'histoire - mieux le préserver, tel un rubis oublié au fond d'un coffre de pirates. C'est aux passeurs, aux vrais, que nous commencerons à rendre hommage à partir de ce numéro.

Les origines du pantoun, justement, parlons-en. Le pantoun classique suit ses propres codes, et il n'est pas inutile de les bien connaître, pour mieux s'en défaire avec l'expérience. Muhammad Haji Salleh, poète malaisien très connu, passeur parmi les passeurs, nous les rappelle au travers d'un traité théorique sur la poétique de la littérature malaise, dont nous vous invitons à savourer quelques bonnes feuilles. Peut-être - sûrement - vous inspireront-elles.

Quant aux frontières franchies par le pantoun, elles sont multiples et parmi elles, non des moindres, reste celle de sa traduction et de sa (re)création en langue anglaise, notre *lingua franca* d'aujourd'hui. Plusieurs poètes s'y sont essayés et nous nous intéresserons pour cette fois à John Hollander, décédé récemment et dont Georges Voisset nous relate le riche et fascinant compagnonnage avec la forme pantoun. Là encore, il est des perles qui méritent d'être pêchées.

Congrès Mondial des Poètes, *pantun berbalas* (comprendre : *en réponse*), pantoun en bas-rhinois, suite narrative avec pantouns... : voilà, entre autres, ce que vous trouverez en ces pages, en espérant qu'elles fassent germer en vous des envies de voyage, de lecture, et d'écriture. N'oubliez pas que notre appel à textes pour l'anthologie papier se poursuit jusqu'au 31 janvier inclus : plus nous recevrons de textes, plus vous rendrez notre choix difficile et donc, plus réussi en sera le résultat final. Nous comptons sur vous et vous souhaitons une très belle année 2014.

Eliot Carmin

Garden of the Spirit
Acrylique, pâte à modeler faite main
et feuilles d'or sur tissu,
61x46 cm, 2011
© Sharifah Fatimah Syed Zubir

# Pantouns dédicace

*(à Nelson Mandela)*

Développements
Et Dieu séparés.
Mandela Gandhi -
L'Histoire retournée

*Jean de Kerno*

*(à Roland Fauconnier)*

Un toit à Rantau Panjang
Le ciel et le souvenir le visitent
Toujours sous les palmes du temps
Les âmes qui ont aimé habitent

*Jean de Kerno*

Sri Jingga Ind
Acrylique sur toile,
© Sharifah Fati

# Pantun berbalas

A voyage lointain, monture ménagée :
Telle est la devise du baroudeur.
Le pantoun m'a pris un beau jour d'été ;
Deux hivers ont passé, toujours pantouneur.

*Eliot Carmin*

A voyages lointains, montures ménagées :
Telle est la devise des baroudeurs.
Qui veut pantouner loin les tue sous l'étrier :
Voilà la devise des pantouneurs.

*Jean de Kerno*

# Pantouns de pensée

Au rythme régulier du râteau
Les feuilles mortes bientôt en tas
Au rythme lent de mon cerveau
Mes pensées errent de-ci de-là

*Michel Betting*

era Kayangan
183x153 cm, 1998
mah Syed Zubir

Banyan solitaire, aux racines célestes,
des confins d'un monde cintré de bitume.
La nature accepte son destin funeste :
périr de son pire fils, sans amertume.

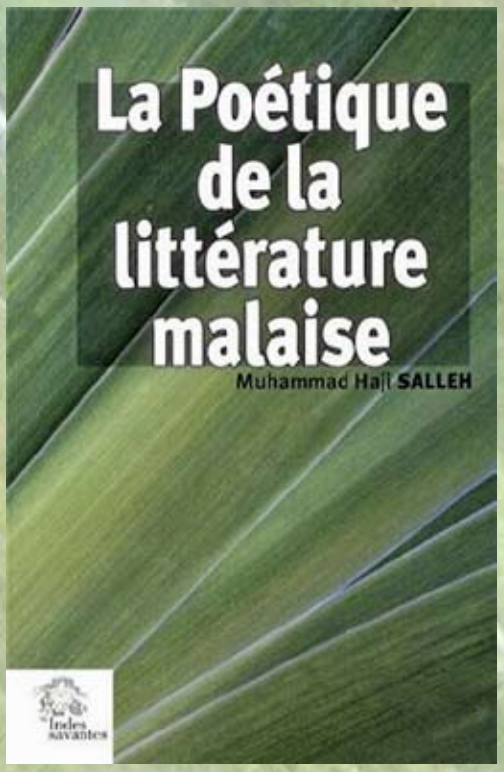
*Yann Quero*

Le brouillard descend lentement sur la vallée
Le village existe pourtant par là-dessous.
Burqa qui descend lentement, imposée
Mais par-dessous la femme existe malgré tout.

*Kistila*

Vitres givrées et beaux desserts,
Panses remplies et mines ravies;
Les années strient de leurs éclairs
La voûte céleste de notre vie.

*Stéphane Dovert*




# La Poétique de la Littérature Malaise

Récemment publié aux Indes Savantes en partenariat avec l'Institut Malaisien de la Traduction et du Livre (ITBM), ce livre du poète Muhammad Haji Salleh offre au lecteur les clés théoriques de la littérature malaise classique. Extraits choisis, autour du pantoun...

*Traduction : Monique Zaini-Lajoubert*

Sur le *pantun* en tant que monde vaste et compact :

Le premier critère du *pantun* est que le monde et le sens doivent être condensés dans un petit univers de mots. Le résultat en est une œuvre d'art, permettant d'expérimenter un monde plus vaste, qui, bien qu'étant passé par un long processus temporel, un lent ou indolent mouvement d'idées, s'est finalement cristallisé en quelques images, lignes et mots. Dans un *pantun*, le sens est filtré à partir d'un grand nombre de sources, réduit en une petite forme qui nous est ensuite proposée. Les images ou les mots peuvent être vus comme une dernière découverte ou la conclusion de l'expérience dont on parle, étant en général le résultat d'un long processus de réflexion.

La méthode de structuration d'un *pantun* reflète un processus consistant à choisir, à noter, permettant ainsi l'interconnection de diverses associations entre les lignes. Deux ou trois images partagent des connotations de sons, d'images et de sens. L'association de deux ou trois images seulement participent à un processus de compléments et de rapports mutuels, jusqu'à arriver à une signification - un morceau de sagesse, une ligne d'enseignement, recueillis à partir de divers évènements.

Des images sont généralement choisies parmi des centaines d'images recueillies au cours de la vie. Il en est de même de celles présentées dans les lignes de *pantun*. Celles qui sont placées dans les quatre lignes des *pantun* sont les meilleures, les plus

appropriées.
Nous ne devons pas oublier que ces images sont dramatisées, raffinées ou embellies selon le goût esthétique de l'écrivain, qui les retravaille, réorganise leur succession ou les retire de la réalité pour les envelopper de poudre de l'imagination. On ne peut prendre que les plus intenses (avec cependant un mouvement de raffinement). Nous considérons souvent ces images comme dramatiques ou passionnantes, créées sous une forme faire la plus forte impression possible.

## Sur le jeu des métaphores et des suggestions :

Dans un *pantun*, les deux premières lignes jouent le rôle de *pembayang* (miroir du sens) pour les deux lignes suivantes. Dans ce *pembayang*, l'auditeur est non seulement préparé pour ce qui est du reflet du sens, mais aussi de l'arrangement musical et émotionnel du *pantun*. La technique utilisée est déjà presque bien établie, car on ne peut employer que ce qui est raffiné, sensible et mûr. Une image trop directe peut détruire le caractère de «fragilité, de raffinement» du *pantun*. Ce qui est «dissonnant», toujours associé à un poète incompétent, doit être évité. Dans le cadre esthétique du *pantun*, les instruments métaphoriques offrent une richesse dans le domaine du vécu, de la langue et du sens. L'ambiguïté créée par les métaphores nous entraîne vers un monde réel, mais flou, décrit dans le vaste monde des sentiments humains.

## Sur la magie du vague et du mystérieux :

Dans un de ses ouvrages, Za'ba aborde [...] la fonction des métaphores en tant qu'instrument :

...si dans un assez beau *pantun*, le *pembayang* englobe métaphoriquement son sens, qui se reflète dans les descriptions de la nature, etc. L'intention y est évoquée, mais vaguement, comme voilée...

*Muhammad Haji Salleh.*

Za'ba parle ici d'une technique essentielle de la littérature malaise, non seulement utilisée pour le *pantun*, mais aussi pour les autres formes narratives, à savoir une technique qui rend volontairement vague l'image, car selon la perception littéraire, pour ce qui est du moins du *pantun*, de l'*hikayat* et de quelques autres formes apparentées, ce qui est vague est mystérieux et donc plus stimulant intellectuellement pour le public. L'ambiguïté amène l'auditeur jusqu'à la frontière d'une *terra incognita*, qui souvent se révèle être un monde fantastique ou magique. Ici, la logique journalière est transformée, elle est plus malléable, plus sinueuse, et il lui est permis de laisser courir l'imagination.

[...] Le *pantun* est aussi la forme choisie pour les cérémonies coutumières, pour canaliser la sensibilité et le raffinement des convenances entre les êtres humains : par exemple, pour appréhender les sentiments de la personne à qui l'on rend visite, comme on le voit dans les *pantun* où il est question d'envoyer quelqu'un faire une demande en mariage. Un espace de temps suffisant, des images appropriées, une voix douce et polie, un vaste réseau de sons et de sens, conditionnant une réponse positive ou un refus, représentent la clé permettant d'ouvrir la maison ou la porte du coeur des parents d'une jeune fille. Voyez comment les images et le sens sont mis dans une situation à laquelle «on ne s'attendait pas» ou imprévue, afin que si la tentative est infructueuse, tout ceci ne paraisse qu'une simple visite, permettant aux visiteurs de rentrer avec les honneurs.

*Tidak disanka menikam pari,*
*pari ditikam dengan tombak;*
*Tidak disangka datang ke mari,*
*Dibawa arus dengan ombak.*

*Dari Rada hendak ke Rokan,*
*Sangka mendapat gada-gada;*
*Apakah tuan menaruh intan ?*
*Adakah dapat dengan harga ?*

On ne pensait pas frapper une raie,
Frapper une raie avec une lance;
On ne pensait pas venir ici,
Transporté par le courant des vagues.

De Rada, on voudrait aller à Rokan,
Dans l'espoir d'y trouver un [pennon;
Conservez-vous des diamants ?
A quel prix pouvons-nous les obtenir ?

La langue, les métaphores et les suggestions sont des moyens sûrs, permettant de sauver la face et l'amour propre. La fille du maître de maison n'est pas citée, tout comme la demande en mariage et le mariage. Mais comme la suggestion est, dans la perspective du discours malais, réelle, elle surgit en fait de l'interprétation.

## Sur l'expérience poétique du *pantun* :

Le sens d'un *pantun* apparaît généralement comme dans un éclair et est apprécié au moment même. Un lecteur/auditeur, bouleversé par l'intensité d'un problème ou d'une expérience, sera apaisé quand le sens et l'harmonie des sons lui apparaîtront dans leur totalité. On atteint là, selon moi, une sorte de point culminant pour ce qui est du sens et de la beauté de l'experience poétique. Dès le début du *pantun*, dès son premier vers, nous montons vers le ton et l'anticipation; à la fin du deuxième, une tension musicale et émotionnelle est édifiée. Celle-ci décroît un peu au troisième vers, puis remonte (grimpe) rapidement au quatrième vers. [...] Voilà donc l'image des mouvements des sons et du rythme du *pantun*, qui montent, descendent, pour finalement parvenir à un dénouement.

## Sur les exigences du *pantun* :

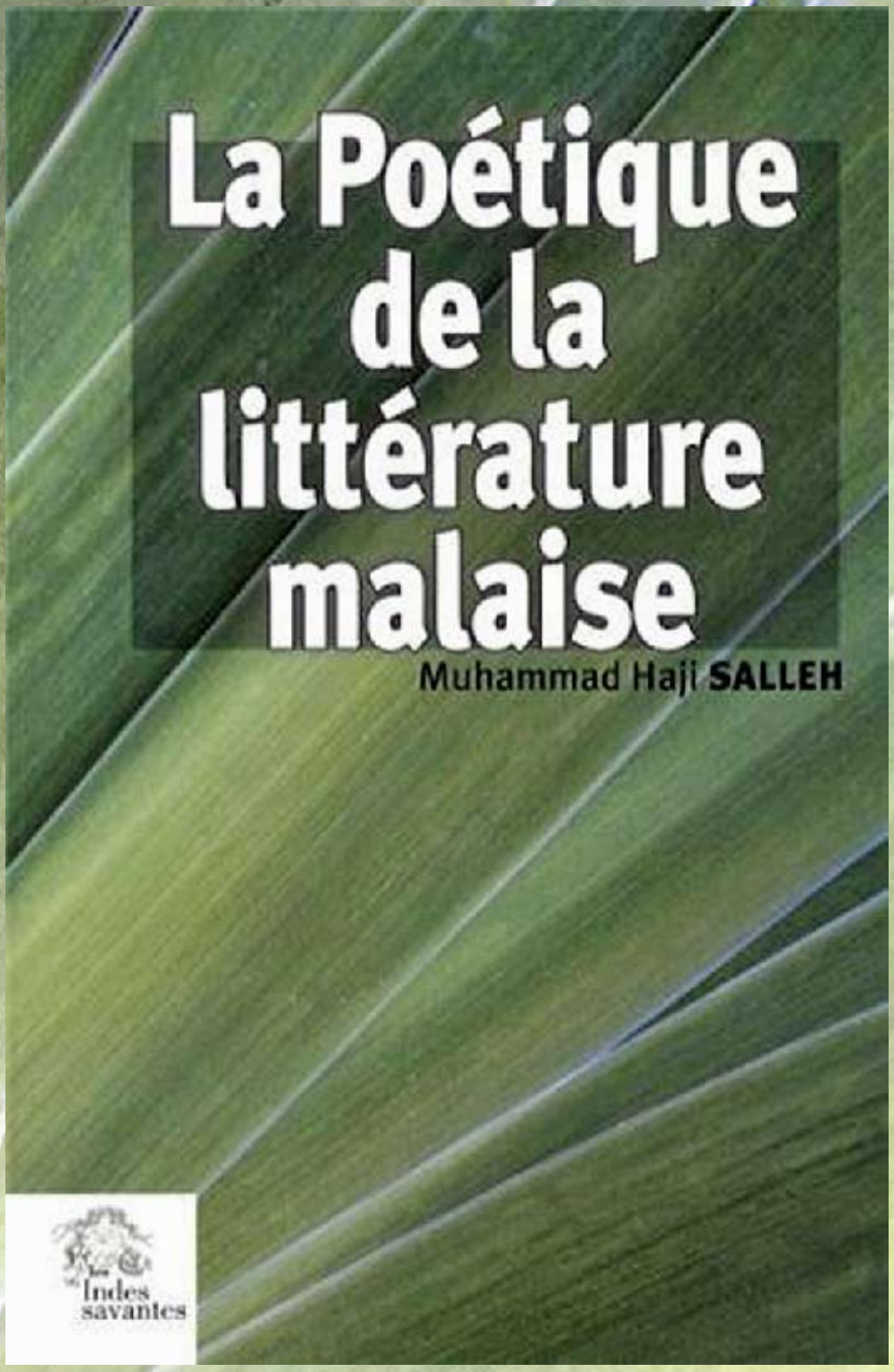
Le peuple malais qui jusque-là a mis le *pantun* au coeur de sa façon de s'exprimer, est depuis longtemps entraîné à faire des interprétations à partir de deux images seulement et de les relier au sens de leur propre vie. Ce sens, nous le savons, est quelquefois considéré comme étant chargé de métaphores, d'ironie, de convulsions et d'impossibilités. Les sons possèdent aussi leurs codes et ce sont eux qui des fois sont des liens pour ce sens.
Le *pantun* n'exige pas la clarté; ce qu'il recherche, c'est même le contraire, à savoir, ce qui est indirect, la similitude entre le comportement de la nature et celui des humains, se saisir de la queue de la réalité différente de son corps, des sons qui font vrombir des connotations, etc. Ce qui est donc exigé, c'est un style et une description pouvant amorcer la possibilité d'un parfait voyage de l'imagination, rempli de paysages. Une personne pouvant bien interpréter un *pantun* peut voguer sur la mer de cette imagination et de ce sens.

---

*Pantouns tient à remercier Muhammad Haji Salleh et l'ITBM pour leur permission à reproduire ces quelques passages.*

“Une première pour le lecteur francophone...
Une étude postcoloniale fort bienvenue.”

- Serge Jardin, sur *Lettres de Malaisie*




ITBM
Institut Terjemahan & Buku Malaysia

les Indes savantes

Retrouvez un compte-rendu du livre sur Lettres de Malaisie.

my

Manoek dali njaoet gantroeng,
Dak njaoeta, wetengé loewé.
Empoen laki napa doeroeng,
Nèk doerong, koela sing doewé.

Een dali pakt een glazemaker,
Zou ze dat niet doen, nu ze honger heeft?
Ben je al getrouwd of nog niet?
Zoo niet, dan ben je de mijne.

Un oiseau Dali saisit un papillon
Ne le doit-il pas, alors qu'il a faim ?
Es-tu déjà fiancée ou non ?
Si tu ne l'es, alors tu es mienne

A schwàrze Gràbb pàkt a Méllermàler
Soll er's net doen, wenn er Hunger het?
Besch dü schun verlobt oder net?
Wenn net, dànn besch dü mijn

*Traduit du javanais en néerlandais par Hans Overbeck*
*Traduit du néerlandais en français et bas-rhinois par Jean-Claude Trutt*

Floating
Acrylique sur toile, 91x81 cm, 2004-2008
© Sharifah Fatimah Syed Zubir

# * Personnage dérobé

Au Musée National de Bangkok, je découvre un instrument de membres et de fils qu'anime une dizaine d'anneaux. Sous cette imposante marionnette de bois à laquelle on a retiré sa robe, un carton titre : « Disrobed figure showing fascinating construction. » Je dépose à ses pieds une lettre.

*elle se trouvait devant moi*
*déchirant la timide enveloppe de ses jours*
*tenait de simples mots, notre rencontre*
*marchait, le lendemain son vélo auprès d'elle*
*cherchait de simples mots, comme si elle allait éternuer,*
*une main sous le nez, frottant son front, de la sorte*

Dans l'une des articulations, je glisse ce pantoun :

*vois, le fruit dragon, tout rouge hérissé*
*pelé, il est blanc, faiblement nacré*

*regarde ton nom, rouge fleur foncée*
*tu es au-dedans sa pulpe sucrée*

Je griffonne une suite à la lettre, je la repose au genou du personnage dérobé :

*tenait en ces mots,*
*une silhouette montant sur son vélo,*
*me saluant et s'éloignant dans Can Thô*

Me vient un poème, je l'attache à un fil :

*se cogner la tête au touk-touk*
*la pluie sur la couleur de ton bras*

*avec toi qui rit du perroquet rieur*
*rire te voir te mouiller*

*m'impatienter quand tu ne réponds pas*
*mais les rouleaux que tu remets dans mon assiette*

J'attrape un autre fil, y noue ce pantoun :

*croquer un piment vert et tout petit*
*pour tout simplement savoir si c'est bon*

*croquer ces trois jours près de toi ici*
*pour savoir toujours ma voix qui dit non*

Puis je sens tous ces fils tendus. Je vois ma main s'agiter, te saluer, sans volonté, mâchoires en train d'articuler :

*Je voudrais t'emmener, ma pirogue est étroite, dit le pantoun.*

*Charles Sagalane*

L'Entretien

# Wan Hua et Georges Chapouthier

Wan Hua Chapouthier, journaliste malaisienne originaire du Perak, auteure du livre *Shock waves from abroad* (Quill, Kuala Lumpur, 1990) et du récent *Stories from the heart* (Pelanduk, Kuala Lumpur, 2013), vient d'organiser, en tant que présidente, un congrès international de poésie en Malaisie. Il s'agissait du 33° Congrès Mondial des Poètes (World Congress of Poets) qui eut lieu à Ipoh et sur l'île de Pangkor du 20 au 26 Octobre 2013. Son mari, Georges Chapouthier, qui écrit aussi de la poésie sous le nom de plume de «Georges Friedenkraft», l'a assisté dans cette tâche. Nous leur avons demandé de nous faire part de leurs impressions sur ce congrès et sur la poésie en général.

*Pantouns*: Pouvez-vous nous parler brièvement de vos expériences poétiques respectives et de vos liens avec la Malaisie ?

*Wan Hua*: Malaisienne, j'écris de la poésie (en anglais) depuis mes années d'école. En 1962, j'ai remporté le prix de poésie de mon école, la Methodist Girls School de Ipoh. J'ai aussi obtenu un autre prix de poésie lors du 29° Congrès Mondial des Poètes à Budapest en 2009, avec mon poème «Sungai» (Rivière).

*Georges*: Mes liens avec la Malaisie sont par ma femme qui m'a ouvert à la culture malaisienne et, plus généralement, à l'Extrême-Orient. Pour ma part, j'écris aussi de la poésie (en français) depuis que je suis jeune.

Madame Chapouthier, le Congrès Mondial des Poètes s'est récemment déroulé à Ipoh, en Malaisie, et vous en étiez la présidente. Pouvez-nous présenter cet évènement annuel et nous en décrire l'édition malaisienne de 2013 ? Hormis votre époux, d'autres poètes francophones avaient-ils fait le voyage ?

*Wan Hua*: Organiser un congrès de ce genre, qui a rassemblé près de 200 poètes du monde entier et de Malaisie, demande près de deux années de préparation. C'est un très gros travail pour lequel nous avons heureusement été considérablement aidés par le gouvernement du Perak, dont le Menteri Besar est lui-même poète. Le Congrès Mondial des Poètes a lieu chaque année dans un pays différent, mais je crois que cette 33° édition, qui eut lieu à Ipoh

et dans l'île de Pangkor, fut l'une des plus réussies. J'espère qu'elle a aussi beaucoup apporté au Perak et à ma ville d'origine, Ipoh, auxquels je reste particulièrement attachée, et que j'espère avoir pu ainsi faire connaître et aimer aux poètes du monde. Plusieurs poètes francophones ont participé au 33° Congrès, de France bien sûr, mais aussi du Maroc, de Colombie, de République Tchèque… Sans la crise économique, il y aurait sans doute eu davantage de participants francophones, mais la francophonie a été bien représentée dans les lectures de poèmes.

Le pantoun, en tant que forme poétique la plus connue du monde malais et la plus exportée, était-elle bien représentée lors de ce congrès ? Y avait-il éventuellement des «pantounistes» d'autres pays que la Malaisie ou l'Indonésie?

*Wan Hua*: Le pantoun a eu une place d'honneur durant le Congrès et durant les séances de lectures de poèmes, notamment aussi lors d'une «soirée pantouns», durant laquelle le professeur Muhammad Haji Salleh a prononcé une conférence sur cette forme poétique. Les poètes de pantouns venaient surtout de Malaisie, d'Indonésie, de Brunei ou de Singapour. Le pantoun a aussi sa place dans l'anthologie du Congrès, publiée sous la co-direction du poète et écrivain malaisien Malim Ghozali PK, avec notamment un article de fond de Muhammad Haji Salleh «Jewels of the Malay archipelago». Nous espérons, bien sûr, que ce congrès donnera aux poètes du monde l'idée de s'intéresser aux pantouns.

Georges Friedenkraft, comment s'est déroulée votre rencontre personnelle avec le pantoun? En écrivez-vous encore régulièrement, et que retirez-vous de cette écriture ?

*Georges*: J'ai rencontré le pantoun parce que je m'intéresse à la Malaisie. Après mon mariage et mon premier séjour en Malaisie, j'ai écrit divers articles sur la Malaisie, sur les différentes populations et cultures qui y cohabitent, sur la littérature malaise et … sur les pantouns. Mais cela ne m'a pas personnellement amené à écrire immédiatement des pantouns. Sur le plan poétique, je suis longtemps resté un adepte des formes occidentales. Ma tentative d'écriture de pantouns est assez récente. Comme pour le haïkou (souvent écrit «haïku», mais j'aime franciser l'orthographe)

*Wan Hua et Georges Chapouthier.*

que j'ai beaucoup pratiqué, je crois que le fait de se mettre «dans le moule» de contraintes stylistiques différentes, amène à une nouveauté d'écriture particulièrement originale.

Vous avez déjà participé à plusieurs anthologies de poésie, notamment via la revue Jointure et ses éditions de La Jointée, dont vous êtes un des membres fondateurs. Quelles autres formes poétiques explorez-vous et que vous apportent

chacune d'elles ? Trouvez-vous dans le pantoun quelque chose que vous ne retrouvez pas ailleurs ?

*Georges*: J'ai beaucoup exploré le haïkou (haïku) en langue française, suite à des liens amicaux et poétiques nombreux avec des poètes japonais. J'y ai trouvé le besoin d'exprimer une émotion ou un vécu, de manière particulièrement condensée, et dans la métrique 5-7-5 (trois versets de cinq, sept et cinq pieds), exceptionnellement harmonieuse, aux vers impairs chers à Verlaine. Parmi les nombreuses chapelles poétiques qui, en France, s'opposent de nos jours, je reste, en poésie, attaché à une certaine musique du vers. En ce qui concerne le pantoun, je crois que l'opposition entre les deux premiers vers, qui témoignent d'un vécu existentiel et les deux derniers qui expriment une vérité philosophique ou morale, offre une manière tout à fait nouvelle d'écrire. Je pense que les poètes francophones modernes pourraient en tirer un grand profit.

En plus d'être poète, vous êtes, sous votre nom civil Georges Chapouthier, aussi neurobiologiste et philosophe. Dans votre série de quatre pantouns en chaîne, vous parlez d'une vérité philosophique, d'un «message» que vous souhaitez diffuser à travers vos écrits, à savoir «l'unicité issue de la diversité», comme dans l'exemple des mosaïques. Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur votre philosophie ?

*Georges*: Biologiste de profession (j'ai été, pendant quarante ans, chercheur au CNRS en neurobiologie), je me suis surtout intéressé à la philosophie de la biologie, notamment à la manière dont est construite la complexité des êtres vivants. J'ai proposé, pour cette complexité du vivant, le modèle de la mosaïque, où le « tout » laisse une autonomie à ses parties (G. Chapouthier, *L'homme, ce singe en mosaïque*, Editions Odile Jacob, Paris, 2001). Ce même modèle de la mosaïque peut aussi être appliqué à la création littéraire (cf. G. Chapouthier, Des parcours littéraires en mosaïques, Plastir - Plasticités, Arts et Sciences (online), 2013, N° 32). C'est un peu ce qui ressort de la série de quatre pantouns en chaîne reprise, ci-dessous, de la revue Jointure (2013, N° 96) : comme dans une mosaïque, la diversité culturelle de la Malaisie se combine pour donner un tout harmonieux. Dans cette suite poétique, j'ai, bien sûr, pris une certaine liberté avec l'expression traditionnelle malaise, sans pour autant en rompre les caractéristiques.

Quels sont vos projets à chacun, sur le plan de l'écriture ? Et où se tiendra la prochaine édition du Congrès mondial des poètes, pour qu'on y envoie éventuellement quelques pantouneurs ?

Wan Hua envisage de poursuivre sa carrière de journaliste et d'écrivain. Georges va continuer ses écrits dans son double domaine, scientifique et philosophique, d'une part, sur les problèmes posés par la biologie, sous son nom civil, et poétique, d'autre part, sous son nom de plume. L'intérêt de la retraite, lorsqu'on est en bonne santé, est de pouvoir témoigner par écrit de plusieurs décennies de réflexion et d'expérience vécue.
La prochaine édition du Congrès Mondial des Poètes est encore en gestation. Elle aura probablement lieu en Amérique latine, mais on attend confirmation.

## *Malaisie - Pantouns en chaîne*

Tesselles de plantes, tesselles de fleurs,
Tesselles visages, tesselles sourires, –
Pays mosaïque, peuples et couleurs,
Où l'harmonie seule aimerait s'écrire.

Au seuil du logis seul un gecko ose
Un timide essai d'envol écourté. –
Le divers se groupe et se juxtapose
Pour naître à nouveau dans l'unicité.

La fleur d'hibiscus relève la tête,
A Ipoh, la jungle a un goût calcaire. –
Tout est mosaïque et tout se complète,
Les tesselles sont des points de repère.

Un chant pacifique entre au minaret,
Au début du jour, au début du soir, –
Le divers s'intègre et il apparaît
La limpidité d'un unique espoir.

*Georges Friedenkraft*

Mindscape
Acrylique sur toile, 35x41 cm, 2002
© Sharifah Fatimah Syed Zubir

# Pantouns mélancoliques

Jonchent le sol les feuilles mortes,
Gèlent les flaques tout autour...
J'erre transie et je grelotte,
Jappe et pleure aux mortes amours...

*Kistila*

le premier givre sur les toits
en éloigne tous les pigeons
sous la brume fragile

voici que le manque de toi
me cite des souvenirs profonds
et le soleil scintille

*Nathalie Dhénin*

Gicle la neige sous les pas,
Gerbe la grêle sur la route...
Git mon cœur et sonne le glas,
Gémit l'âme mise en déroute...

*Kistila*

Image 31
Acrylique sur toile, 35x41 cm, 2012
© Sharifah Fatimah Syed Zubir

Fin d'automne, les plantes à rentrer
A protéger, pour qu'elles vivent encore
Fin d'un amour, en soi rentrer
Se protéger, tenter de vivre,... encore

*Michel Betting*

Sur l'autre rive un bateau rouge
Quitte le port encore désert
Mon cœur avide à peine bouge
Dans mon corps arrimé à terre

*Catherine Baumer*

*(pastiche)*

*Voici des fruits, des fleurs, des feuilles, et des branches*
Enfin voici la Terre et toutes ses promesses...

Sur la Beauté d'hier, aujourd'hui je m'épanche
Et *il pleure dans mon cœur* la sève des tristesses.

*Mavoie*

Après la figue et le raisin
voici venir les feuilles mortes...
De quoi donc sera fait demain ?
le vent d'automne est à ma porte...

*Marie-Dominique Crabières*

# Pantouns d'amour

On cherche tous l'amour éternel
une illusion qui n'existe pas.
Moi je préfère un ami fidèle
qui sera toujours près de moi.

*Brigitte Bresson*

Les pivoines colorent
De rouge le jardin.
Mes sentiments se dorent
Voyant ton joli teint.

*Cédric Landri*

Le jardin embaume le soir
du parfum des roses anciennes.
Dans des vapeurs d'ostensoir
je fais des vœux pour qu'il revienne...

*Marie-Dominique Crabières*

Au parc endormi l'arbre bouge
Ses feuilles bruissent doucement
A minuit dans la chambre rouge
S'effeuille un couple tendrement

*Catherine Baumer*

En hiver au Luxembourg le ciel est toujours gris
on se réjouit d'autant plus quand le soleil, parfois, brille
En hiver au Luxembourg tristesse s'est emparée de ma mie
je me réjouis d'autant plus quand elle me sourit

*Jean-Claude Trutt*

Ouverts étonnés, sur l'immensité du monde
Ses grands yeux noirs, allongés en grain de riz
Ouverts étonnés, sur la beauté du monde
Ses grands yeux noirs, gourmands, affamés de vie

*Michel Betting*

L'île sans source regorge d'eau
Grâce au piton ennuagé.

L'amour que j'ai pour celle-là
Me déborde de tous côtés.

*Jean de Kerno*

Trempé par le déluge de l'orage
A quoi bon courir encore ?
Emporté par le torrent de ton amour
A quoi bon résister encore ?

*Michel Betting*

Celebration 4
Acrylique sur toile, 100x121 cm, 2010
© Sharifah Fatimah Syed Zubir

Ignorant printemps naissant
Belle marmotte somnole.
Ignorant réveil sonnant
Tu dors toujours trop frivole.

*Cédric Landri*

Batiks d'aujourd'hui ou batiks d'hier
Rapidement les couleurs sont parties
Sans toi, dis-moi, que fais-je sur Terre ?
Je veux ton amour, ou tout se ternit !

*Aurore Pérez*

# Pantouns d'humour

Et si derrière un nuage
La lune attendait son tour ?
Et si malgré son grand âge
La dame faisait la cour ?

*Cédric Landri*

*(comment le pantoun tombe sur la page)*

El Pantunero lance son menton en arrière, s'assure que tu l'admires
et plonge l'épée entre les deux cornes de la bête.
Le pantoun s'effondre, sans un mot -
d'abord les deux genoux de devant, puis les deux pattes arrière.

Olé !

*Jean de Kerno*

Patterns of Dreams
Acrylique sur toile,
71x81 cm, 2012
© Sharifah Fatimah
Syed Zubir

*(d'après* Le Carillon de Vendôme*)*

Orléans, Beaugency, Notre-Dame de Cléry
Vendôme, Vendôme !
Nonchalant, indécis, s'attardant souvent au lit
Ton homme, ton homme !

*Michel Betting*

*(ceci n'est pas un haïku...)*

Mammifère estropié
En traversant la rue.
Pantoun à cloche-pied
...

*Jean de Kerno*

# La revue *Pantouns*

en partenariat avec les

Editions
*Arkuiris*

vous invite à participer à l'appel à textes pour
une anthologie de science-fiction sur le thème :

## "Le réchauffement climatique et après..."

Ce recueil de nouvelles paraîtra à l'automne 2014.
Il sera réalisé sous la coordination de Yann Quero et
devrait être composé de quinze à vingt nouvelles en français.

Parmi ces nouvelles viendront s'intercaler des pantouns
sur le même thème : l'occasion d'aiguiser vos plumes et
de vous attaquer à un sujet brûlant...

Date limite d'envoi des textes :
lundi 27 janvier 2014 (minuit, heure française)

Pour plus d'informations, rendez-vous sur notre site
ou sur celui des Editions Arkuiris. À vous lire !

# John Hollander

## par Georges Voisset

Dans cette nouvelle rubrique, nous présenterons régulièrement des poètes ayant contribué à la diffusion internationale du pantoun. A tout seigneur tout honneur, nous commençons par le grand John Hollander, qui nous a quittés en 2013 et à qui Georges Voisset rend un dernier hommage.

En 2001, le Festival de Chansons de New York (New York Festival of Song) rendait hommage au nouveau siècle avec un programme intitulé *Songbook for a New Century*, dans lequel le pantoun occupa une place remarquée. Pour cette occasion en effet le musicien Milton Babbitt (1916-2011), l'un des pionniers de la musique électronique (rendons-lui également hommage en passant) avait extrait de l'œuvre aussi diverse qu'immense du grand poète John Hollander une suite de cinq pantouns intitulée *Pantun*, dont il fit une composition originale pour soprano et piano : *Pantun, for soprano and piano*.

Il me semble que c'est là une étape importante dans l'histoire du transfert en Occident de la tradition tellement malaise du pantoun chanté. On oublie trop en effet que le pantoun, qui appartient à l'oralité, et donc au dit, appartient aussi au chanté – et donc encore, au dansé. Nous raconterons peut-être une autre fois l'histoire de ces rencontres entre le monde originel de notre cher pantoun et la musique occidentale, puisque de telles rencontres existent en réalité depuis l'ère romantique. Pour ainsi dire, il s'agit même là d'une tradition européenne quasi congénitale (j'en ai parlé rapidement dans mon *Histoire du genre pantoun*). D'ailleurs, les *créateurs du* New York Festival of Song, en 1988, ne s'y trompaient pas, puisqu'ils plaçaient celui-ci sous l'égide «de Debussy au Doo-wop» – Debussy le passionné de gamelan... Mais l'un des avantages de cette composition Babbitt/Hollander est qu'elle est aisément accessible aux oreilles. Nos lecteurs curieux pourront même entendre sur Youtube un extrait de cette suite musicale Pantun, qui a été enregistrée dans le disque *Songs and Encore*.

Né en 1929 d'une famille d'émigrés juifs installés à Manhattan, John Hollander est décédé en aout 2013, c'est donc une forme de double hommage que Pantouns lui rend ici. Professeur dans les grandes universités de New York, personnalité académique devenue très influente, on lui doit plus d'une vingtaine de recueils, depuis 1958. Un tournant important de sa carrière poétique s'inscrira dans les interviews qu'il donne, durant les années 1980, à la Paris Review.

Ce qui nous intéresse ici, c'est que cette rencontre de Hollander et du pantoun malais a été bien plus qu'anecdotique, tant poétique qu'académique. Sur le plan académique, d'abord, c'est l'un des ouvrages universitaires de Hollander, *Rhyme's Reason : a guide to English verse*, constamment réédité depuis 1981, qui contribuera le mieux à faire connaître au grand public américain le pantoun malais, sa différence avec le pantouM «à la française» – lequel s'est répandu et connaît une belle carrière en Amérique du nord, comme dans le reste du monde (on en trouvera plusieurs cités et commentés par Serge Jardin dans son ouvrage *Malaisie : un certain regard* [1]). Il faut certainement relier le premier intérêt de Hollander pour le pantoun malais à la curiosité universelle de celui dont le destin poétique s'annonçait aux côtés des grands de la poésie ballade dans le monde des années 1960, comme Allen Ginsberg. Mais bien d'autres aspects de son œuvre pourraient être associés à cette rencontre : son tiraillement vers l'Orient, puisqu'il est aussi un traducteur reconnu de yiddish ; le goût des passages du sérieux au jeu, que la forme pantoun rend si tentants ; le mélange d'humour et de sagesse (ici, intellectuelle), si central lui aussi dans esthétique du pantoun.

*John Hollander.*

Et l'on peut continuer la liste : goût du grand écart entre une poésie des profondeurs – le socle mythologique qui revient constamment dans son œuvre (car notre cher pantoun est profond, ne l'oubliez pas !) – et celle de la surface, de la découverte du monde de long en large ; un évident romantisme, que ses pantouns mettent si bien en relief ; l'attirance du poète pour les formes de la poésie, notamment les formes brèves, telles le sonnet – les premiers découvreurs du «panton» malais ne l'appelèrent-ils pas «*panton*, the Malay sonnet» ? Et je termine avec un autre trait que Hollander a commenté lui-même : l'importance de la voix, de la dimension orale de sa poésie : *A good poem satisfies the ear. It creates a story or picture that grabs you, informs you and entertains you*. [2]

C'est comme si l'on avait là une belle définition du pantoun, n'est-ce pas ? Avec Hollander, il y a donc un salut hors du pantouM et du haiku, et nous savons gré à ces poètes-là.

La suite *Pantun*, présentée comme poèmes, est en réalité une retraduction, une retraduction fidèle des originaux, mais avec le talent poétique de John Hollander. Je l'appellerai donc volontiers pour cela une «Belle Fidèle» sans manquer de m'interroger pour autant, au passage, sur la tendance contemporaine qui consiste à considérer l'acte de traduction, aussi[i] beau soit-il, comme une création. Ce que permet en l'occurrence le pantoun, genre anonyme et populaire, n'est-ce pas plutôt quelque chose entre la (re)traduction (la plus poétique possible !) et la recréation poétique ? John Hollander lui-même, on va le voir, a répondu à cette question, avec son magnifique poème en quarante «pantouns» appelé «Kinneret» (le Lac Harpe, ou lac de Galilée).

Quelques mots, d'abord, sur cette suite de cinq pantouns malais retraduits (recréés, si l'on veut) sous le nom de *Pantun*. J'espère qu'il n'est pas nécessaire de s'intéresser au malais pour s'intéresser à ce travail poétique de (re)création, c'est pourquoi j'indique, pour deux pantouns, les traductions antérieures en anglais de A.W. Hamilton, sur lesquelles semble s'être appuyé Hollander, pour deux autres, mes propres traductions, et pour le dernier, je laisse aux lecteurs désireux de ce genre d'exercice le plaisir de s'investir à leur tour entre les mots d'un essai de traduction «littérale» (chose guère possible d'ailleurs dans le pantoun). Ce qui est certain, c'est que le choix poétique de Hollander, parmi les 150 pantouns traduits par Hamilton, était magnifique !

# Pantun

*The End of Darkness*
Dawn, and the clouds start running in the wind:
A single star divides the distant hill.
If I could touch her picture in my mind
The dimming world would grow invisible.

*The Ideal Maiden*
Scudding clouds at dawn of day
A lone star cuts the hill in two.
Could I find my pictured fay,
The world would almost fade from view
*Trad. A. W. Hamilton, 1941*

*Shining Drops*
Bright jewels drop upon the grass,
Drop in the grass and sparkling lie.
Love is like dew on blades of grass,
Vanishing when the sun is high.

Une perle est tombée dans l'herbe,
tombée dans l'herbe elle resplendit.
L'amour est comme la rosée sur l'herbe
qui s'évapore dès que le soleil luit.
*Trad. G. Voisset 2010*

*At Tanjong Katong*
This water at the shore's the blue
Mirror of young eyes and bright.
Even next door I long for you,
Even more when you're out of sight.

Bleue est la mer à Tanjong Katong,
miroirs d'enfants, jeux cristallins...
Déjà tu me manques étant au kampong,
qu'en serait-il donc, si tu étais loin !...
*Trad. G. Voisset 2014*

*Divergence*
The road goes right, the road goes left,
Around the same small clump of pine.
Do not write, do not send a gift:
Your longing stays the same as mine.

*Fortitude of love*
Right and left the path is broken
Round a small morinda tree.
Give no message, send no token ;
Let our longing dormant be !
*Trad. A. W. Hamilton, 1941*

*Night Music*
A splashing drop, another drop
Of water from the bowl I touch.
Somewhere near midnight I start up
And weep in the pillow that I clutch.

*Se kocak* *mendua kocak*
Une goutte qui éclate deux gouttes qui éclatent
*Air segeluk* *sahaya tapiskan*
Une demi noix de coco remplie d'eau je filtre
*Tengah malam* *bangun* *mengucap*
A minuit (me) lève (me) mets à parler
*Bantal* *dipeluk* *sahaya* *tangiskan*
Oreiller étreint je pleure dessus

Questions :
1) Pantoun 4 : pourquoi ce qui est assurance, force de l'amour (*fortitude*) chez Hamilton devient-il (inquiétante ?) *divergence* chez Hollander ? Peut-être parce que le pantoun, justement, a ceci d'essentiel qu'il peut dire beaucoup de choses, et souvent contraires : comme le proverbe, n'est-ce pas ? Ainsi, chacun s'y inscrit... selon sa lecture du monde.
2) Pantoun 5 : pourquoi, dans cette dernière petite *Musique de nuit*, le poète s'arroge-t-il finalement le droit d'intervenir dans le premier distique, contrevenant à la règle la plus essentielle du pantoun malais, son premier commandement ? Tout simplement... parce que le pantoun malais fait la même chose, qu'il arrive donc aux pantouneurs anciens et «traditionnels» eux-mêmes de s'être laissés aller à cette épouvantable trahison. D'ailleurs, il est amusant de noter que Hamilton, lui, emporté par sa connaissance du pantoun, avait respecté ce commandement dans sa traduction, regardez :

*Lip-lap, lip-lap, the splashing sound*
*Of water drained from a vessel shallow!*

Ce second vers est bien un peu tarabiscoté, certes, mais enfin, exit le «je» du pantoun originel. Pauvre traducteur : plus royaliste que le roi, voilà que c'est lui que le poète a rendu un traître. Qu'en déduire ? Qu'il existe universellement, bien entendu, quelque chose appelé une licence poétique.

C'est plus tard que John Hollander réutilisera le pantoun, mais en se le réappropriant de manière magistrale, cette fois-ci. C'est dans le magnifique poème «Kinneret», publié dans *Harp Lake* (Le Lac en forme de Harpe) en 1988. Ce poème décrit la rencontre entre le désir du poète et le lac de Galilée (appelé Kinneret du fait de son allure en forme de harpe), sous la forme de quarante strophes construites sur deux principes du pantoun, la rime ou assonance en abab, et le principe que Hollander appelle la disjonction, la division en deux ensembles de sens séparés. Cette interprétation minimale du pantoun engendre une grande force, profondément originale. D'une part, le long poème reste malgré tout parfaitement identifiable comme «pantoun» : quiconque connait un tant soit peu ce genre et lit «Kinneret» sans savoir qu'il s'agit officiellement d'un «pantoun», est néanmoins susceptible d'y retrouver la forme malaise. C'est le premier exploit. Le second exploit, c'est de nous avoir dispensé, en contrepartie, de tout l'attirail que le pantouM nous a imposé, particulièrement la récurrence des vers. Mais le lecteur attentif découvrira encore un troisième exploit. Si la règle de l'absence de tournure personnelle dans les premières moitiés est d'emblée, délibérément, annulée, comme on va le lire plus loin, en revanche Hollander s'arrange de manière à ce que, toujours, la disjonction des sens soit soulignée, tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre. Voici les deux premières strophes :

*Kinneret*

*As the dry, red sun set we sat and watched*
*Them bring the fish in from the harp-shaped lake.*
*At night my life, whose every task is botched,*
*Dreams of far distant places, by mistake.*
*They tunnelled through the mountains to connect*
*The raging ocean with the inland sea.*
*Dreaming of you, I wander through your wrecked*
*Historic region of antiquity.*

Je ne peux pas dans ces pages m'étendre trop sur l'exploration pantounique de Hollander, qui le mériterait cependant. Notons, pour finir, que le poète donne des pistes de ses lectures du genre, en donnant lui-même, à la fin du recueil, des exemples de pantouns de sa propre plume, auxquels Pantouns pourra peut-être se consacrer à une autre occasion. Voici, pour conclure, celui qui a pour nous le plus d'importance, puisqu'il s'agit d'un pantoun dont le contenu est à la fois la définition même du pantoun, celle du statut de Hollander entre ses mondes (Occident/Orient), et… celle de tout art poétique – la pratique de l'entre mondes. Magnifique promenade maritime (mais aussi terrestre et céleste !) en pantoun-catamaran…

*Catamaran*

*Pantun in the original Malay*
*are quatrains of two thoughts, but of one mind.*
*Athwart these two pontoons I sail away,*
*yet touching neither; land lies far behind.*

Pantons dans leur malais originel
sont quatrains de deux pensées mais d'un seul esprit.
Par le travers de ces deux pontons je fais voile,
n'en touchant cependant aucun; la terre, loin derrière...

Qui d'entre vous restera insensible à l'appel du catamaran ?

---

Notes :
[1] : *Malaisie, un certain regard*, de Sylvie Gradeler et Serge Jardin, ill. d'Axelle Bonnard, Malacca, The Lemon Grass, 2013.
[2] : *Boom Times for the Art Song: A HyperHistory of Poetry and Music*, in New Music Box, February 1, 2002.

# Pantouns d'ailleurs

Ys sans Dahut, Ys sans Gradlon,
Cités de rêves engloutis...

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions
Sur le lac de Tasek Chini...

*Jean de Kerno*

Dans le brouillard des palmeraies en feu
Les singes débrouillards ont cessé leur jeu
Là-bas, les flammes mordillent les cieux
Et me rappellent la lumière de tes yeux

*Aurore Pérez*

*(à une petite faiseuse d'omelettes)*

Insouciantes libellules par milliers
dansant autour des temples d'Angkor,
délicieux sachets de libellules grillées.
Hier, ton sourire de pierre me parlait encore.

*Jean de Kerno*

Imag
Acrylique sur toil
© Sharifah Fati

ge sfz
e, 81x72 cm, 2012
mah Syed Zubir

Goélette brisée après le typhon,
abordant de l'île de Penang la rade.
L'âme humaine a besoin de rédemption,
comme dans les romans de Joseph Conrad.

*Yann Quero*

sous mes yeux défilent moult photographies
pièces du puzzle d'un voyage au Japon

au loin, une leçon de philosophie
ici, les pensées se froissent tel du crépon

*Nathalie Dhénin*

*(au Bayon, juillet 2013)*

Ici le ciel descendit au plus bas
pour atteindre les dieux de pierre.
De ces sourires, des cris, de mon regard -
qui pèse davantage à la Terre ?

*Jean de Kerno*

# Les Contributeurs

Catherine Baumer est bibliothécaire. Elle écrit des textes courts et est venue à la poésie d'abord par les haïkus qu'elle publie presque quotidiennement sur les réseaux sociaux et sur son blog, et aujourd'hui avec le pantoun.

Michel Betting est informaticien. Il a touché à la poésie tardivement, sans jamais avoir imaginé qu'un jour il s'y frotterait, d'abord avec le haïku, puis avec le tanka, et aujourd'hui avec le pantoun.

Brigitte Bresson est trilingue français-anglais-malais et traduit indifféremment dans ces trois langues. Elle travaille pour l'ITBM (Institut Malaisien de la Traduction et du Livre) à la traduction d'ouvrages littéraires et actualise aussi le dictionnaire français-malais pour le compte du Dewan Bahasa dan Pustaka (DBP, Institut pour la Langue et la Littérature).

Eliot Carmin vit en Malaisie et s'exerce à l'art pantoun par goût des mots, des sonorités et des correspondances. Il est l'éditeur de la revue Pantouns.

Marie-Dominique Crabières a écrit de nombreux haïkus et tankas, certains parus ces trois dernières années sous le nom de Marie Verbiale dans la Revue du Tanka Francophone. Son premier recueil *Paillages d'hiver* vient de paraître chez le même éditeur. Loin de la Malaisie, c'est dans les paysages du Béarn, entre mer et montagnes qu'elle puise son inspiration.

Nathalie Dhénin est artiste-peintre. Elle réalise ses œuvres à l'huile, à l'aquarelle ainsi qu'à l'aide de collages et de techniques mixtes. Poète, elle écrit de la poésie libre d'origines japonaise et malaise. Formatrice, elle anime «les ateliers des sens retournés».

Stéphane Dovert est l'ancien responsable du service d'action culturelle de l'ambassade de France en Malaisie. Co-fondateur de l'Institut de recherche sur l'Asie du Sud-Est contemporaine, il a écrit ou coordonné, sous son nom ou le pseudonyme de Gabriel Defert, plus d'une dizaine d'ouvrages de recherche. Cette région lui a inspiré *Le Cannibale et les termites* (Métailié, 2009), son deuxième roman après la saga de science-fiction *Les Magnolias du divin* (Arkuiris, 2003).

Georges Friedenkraft (cf. entretien p. 17).

Jean de Kerno, né à Lyon en 1948, a découvert simultanément la Bretagne et le monde des îles du ponant, Singapour et le monde des îles du Levant, au tournant des «années 68». Îles, presqu'îles, intérieur... Il n'a cessé depuis d'explorer de tout petits champs qu'il a fait siens, à chacune de ces extrémités, le destin ayant décidé de l'y attacher solidement et heureusement. Il y pantoune à son heure, indifféremment d'un côté ou de l'autre.

Kistila est une Française mariée à un Espagnol et vivant dans le nord de l'Espagne. Mère de famille nombreuse et grand-mère, antiquaire-brocanteur, elle écrit dans les deux langues. Plusieurs de ses poèmes ont été publiés en revue ou en anthologies en France, et un recueil edité en France en 1993 suite à un concours. Poèmes en espagnol dans une anthologie.

Cédric Landri vit en Normandie, sous la pluie. Comme il peut rarement profiter du beau temps, il s'occupe parfois en écrivant des fables et haïkus et expérimente à l'occasion d'autres formes poétiques, comme l'ensoleillé pantoun. Quelques textes publiés dans des revues et anthologies. Auteur du mini-recueil de fables *La Décision du Renard* (Clapàs, 2013).

Mavoie est professeur de français dans un collège au Bois d'Oingt, dans le Beaujolais, en région lyonnaise, après avoir longtemps exercé en banlieue parisienne, en particulier à Colombes, dans un collège difficile.

Aurore Pérez vit aujourd'hui en Malaisie après cinq ans passés dans le nord de l'Espagne. Elle s'adonne à plusieurs activités artistiques, dont la photo, le dessin et, de temps à autre, l'écriture. Et elle aime les chats !

Charles Sagalane est né à St-Gédéon-de-Grandmont, dans une famille se disposant à la route, aux lettres, aux mystères et aux saveurs - assez pour tirer de tout ça un musée. Le premier livre qui lui est tombé entre les mains, à l'âge de deux ans, est un tome du *Tout Connaître*. Sa mère le laissait passer des heures entières à déchirer les pages de cette encyclopédie qui le fascinait. Depuis, il considère la littérature comme un jeu profond, où traditions, genres et influences se recomposent au gré des éblouissements.

Yann Quero est un écrivain passionné par l'Asie, dont les textes oscillent entre mythologie et fantastique. Il a écrit de nombreuses nouvelles dont *Hutan, le démon de Bornéo* (Le Banian, 2012), et quatre romans: *L'ère de Caïn*; *Le procès de l'Homme Blanc*; *L'avenir ne sera plus ce qu'il était* et *La tempête de Mozart*. Les deux premiers se déroulent dans le monde malais.

Jean-Claude Trutt est ingénieur, mais depuis toujours passionné de littérature mondiale, et depuis quelques années de littérature ancienne et de poésie malaises. A redécouvert le commerçant érudit allemand Hans Overbeck, premier traducteur en langue européenne de l'épopée Hang Tuah, qu'il évoque longuement sur son site internet, Voyage autour de ma Bibliothèque. Grand fan de pantouns.

Georges Voisset, ancien médiéviste puis professeur de littérature comparée, a fait connaître par ses traductions et ses travaux divers un pan essentiel de la culture malaisienne auquel les Français sont historiquement (pour de nombreuses raisons) peu sensibles : la poésie. Son domaine s'est donc étendu du pantoun, qui lui est cher, à la poésie traditionnelle, mais aussi aux poètes contemporains et aux histoires traditionnelles (*Contes Sauvages*).